

**Phèdre, Racine. Acte I, SCÈNE 3**

PHÈDRE, OENONE

OENONE

Quoi ? de quel remords êtes-vous déchirée ?  
Quel crime a pu produire un trouble si pressant ?  
Vos mains n'ont point trempé dans le sang innocent ?

PHÈDRE

Grâces au ciel, mes mains ne sont point criminelles.  
Plût aux Dieux que mon cœur fût innocent comme elles !

OENONE

Et quel affreux projet avez-vous enfanté,  
Dont votre cœur encor doit être épouvanté ?

PHÈDRE

Je t'en ai dit assez. Épargne-moi le reste.  
Je meurs pour ne point faire un aveu si funeste.

OENONE

Mourez donc, et gardez un silence inhumain ;  
Mais pour fermer vos yeux cherchez une autre main.  
Quoiqu'il vous reste à peine une faible lumière,  
Mon âme chez les morts descendra la première.  
Mille chemins ouverts y conduisent toujours,  
Et ma juste douleur choisira les plus courts.  
Cruelle, quand ma foi vous a-t-elle déçue ?  
Songez-vous qu'en naissant mes bras vous ont reçue ?  
Mon pays, mes enfants, pour vous j'ai tout quitté.  
Réservez-vous ce prix à ma fidélité ?

PHÈDRE

Quel fruit espères-tu de tant de violence ?  
Tu frémiras d'horreur si je romps le silence.

OENONE

Et que me direz-vous qui ne cède, grands Dieux !  
A l'horreur de vous voir expirer à mes yeux ?

PHÈDRE

Quand tu sauras mon crime, et le sort qui m'accable,  
Je n'en mourrai pas moins, j'en mourrai plus coupable.

OENONE

Madame, au nom des pleurs que pour vous j'ai versés,  
Par vos faibles genoux que je tiens embrassés,  
Délivrez mon esprit de ce funeste doute.

PHÈDRE

Tu le veux. Lève-toi.

OENONE

Parlez : je vous écoute.

PHÈDRE

Ciel ! que vais-je lui dire ? Et par où commencer ?

OENONE

Par de vaines frayeurs cessez de m'offenser.

PHÈDRE

O haine de Vénus ! O fatale colère !  
Dans quels égarements l'amour jeta ma mère !

OENONE

Oubliions-les, Madame. Et qu'à tout l'avenir  
Un silence éternel cache ce souvenir.

PHÈDRE

Ariane, ma sœur ! de quel amour blessée,  
Vous mourûtes aux bords où vous fûtes laissée !

OENONE

Que faites-vous, Madame ? Et quel mortel ennui  
Contre tout votre sang vous anime aujourd'hui ?

PHÈDRE

Puisque Vénus le veut, de ce sang déplorable  
Je péris la dernière, et la plus misérable.

OENONE

Aimez-vous ?

PHÈDRE

De l'amour j'ai toutes les fureurs.

OENONE

Pour qui ?

PHÈDRE

Tu vas ouïr le comble des horreurs.  
J'aime... À ce nom fatal, je tremble, je frissonne.  
J'aime...

OENONE

Qui ?

PHÈDRE

Tu connais ce fils de l'Amazone,  
Ce prince si longtemps par moi-même opprimé ?

OENONE

Hippolyte ! Grands Dieux !

PHÈDRE

C'est toi qui l'as nommé.

OENONE

Juste ciel ! tout mon sang dans mes veines se glace.  
O désespoir ! ô crime ! ô déplorable race !  
Voyage infortuné ! Rivage malheureux,  
Fallait-il approcher de tes bords dangereux ?

PHÈDRE

Mon mal vient de plus loin. À peine au fils d'Egée  
Sous les lois de l'hymen je m'étais engagée,  
Mon repos, mon bonheur semblait s'être affermi,  
Athènes me montra mon superbe ennemi.  
Je le vis, je rougis, je pâlis à sa vue ;  
Un trouble s'éleva dans mon âme éperdue ;  
Mes yeux ne voyaient plus, je ne pouvais parler ;  
Je sentis tout mon corps et transir et brûler.  
Je reconnus Vénus et ses feux redoutables,  
D'un sang qu'elle poursuit tourments inévitables.  
Par des vœux assidus je crus les détourner :  
Je lui bâtis un temple, et pris soin de l'orner ;  
De victimes moi-même à toute heure entourée,  
Je cherchais dans leurs flancs ma raison égarée,  
D'un incurable amour remèdes impuissants !  
En vain sur les autels ma main brûlait l'encens :  
Quand ma bouche implorait le nom de la Déesse,  
J'adorais Hippolyte ; et le voyant sans cesse,  
Même au pied des autels que je faisais fumer,  
J'offrais tout à ce Dieu que je n'osais nommer.  
Je l'évitais partout. O comble de misère !  
Mes yeux le retrouvaient dans les traits de son père.  
Contre moi-même enfin j'osai me révolter :  
J'excitai mon courage à le persécuter.  
Pour bannir l'ennemi dont j'étais idolâtre,  
J'affectai les chagrins d'une injuste marâtre ;  
Je pressai son exil, et mes cris éternels  
L'arrachèrent du sein et des bras paternels.  
Je respirais OEnone, et depuis son absence,  
Mes jours moins agités coulaient dans l'innocence.  
Soumise à mon époux, et cachant mes ennuis,  
De son fatal hymen je cultivais les fruits.  
Vaine précautions ! Cruelle destinée !  
Par mon époux lui-même à Trézène amenée,  
J'ai revu l'ennemi que j'avais éloigné :  
Ma blessure trop vive aussitôt saignée,  
Ce n'est plus une ardeur dans mes veines cachée :  
C'est Vénus tout entière à sa proie attachée.  
J'ai conçu pour mon crime une juste terreur ;  
J'ai pris la vie en haine, et ma flamme en horreur.  
Je voulais en mourant prendre soin de ma gloire,  
Et dérober au jour une flamme si noire :  
Je n'ai pu soutenir tes larmes, tes combats ;  
Je t'ai tout avoué ; je ne m'en repens pas,  
Pourvu que de ma mort respectant les approches,  
Tu ne m'affliges plus par d'injustes reproches,  
Et que tes vains secours cessent de rappeler  
Un reste de chaleur tout prêt à s'exhaler.

## Rédiger votre premier commentaire

### Présentation de la méthode du commentaire

<https://www.podcastics.com/podcast/episode/m%C3%A9thodologie-le-commentaire-litt%C3%A9raire-%C3%A9crit-episode-1-34468/?s=39>

### Pour comprendre le mythe de Phèdre, quelques vidéos au choix

<http://www.linflux.com/arts-vivants/personnage-mythique-phedre/>

<https://www.youtube.com/watch?v=08HhV1JbktQ>

<https://www.youtube.com/watch?v=jldhueyO7z8>

<https://unebrevehistoiredart.com/2020/01/05/phedre-la-passion-maudite/>

### Voir la scène

mise en scène ancienne pour la télé

<https://www.youtube.com/watch?v=Ja0I2opxKjo>

mise en scène très célèbre de Patrice Chéreau

<https://www.youtube.com/watch?v=AryMcrkMUOM>

### Ce qu'il faudra faire

Rédiger un commentaire complet (introduction, développement en deux parties organisées en paragraphes, conclusion) de l'extrait de *Phèdre* I, 3, de la réplique d'Œnone « Quoi, de quelques remords êtes-vous déchirée ? » à la fin.

Vous vous appuyerez obligatoirement sur ces deux axes

1. Comment la scène progresse-t-elle vers l'aveu de Phèdre ?

Vous répondrez à la question en employant (entre autres) les mots suivants :

dialogue, questions, conditionnel, futur, conjonctions de subordination, arguments, sentiments, appel, rappel, répliques courtes

2. Comment l'amour apparaît-il comme un mal incurable ?

Vous répondrez à la question en employant (entre autres) les mots suivants :

champ lexical, blessure, feu, maladie, mort, métaphores, rimes, symptômes, exclamation, inutilité

Pensez bien à commencer chaque partie et chaque paragraphe par l'idée directrice. Chaque argument doit présenter une citation du texte, nommer le procédé qui y est employé (phrase courte, métaphore, exclamation...) et analyser l'effet produit.

Concluez chaque paragraphe par une phrase qui reprend l'idée principale. Liez vos phrases logiquement.

**Quelques éléments pour vous aider**

Copie d'élève	Suggestions d'amélioration	Principes méthodiques
Dans l'acte 1 scène 3 de Phèdre de Racine, nous pouvons observer le dialogue de Phèdre et Œnone, respectivement maîtresse et servante (ainsi que nourrice). Dans ce passage de la pièce, Œnone veut savoir de quel trouble Phèdre est tourmentée : «Quoi de quelques remords êtes-vous déchirée ? »	<b>Racine est le grand tragédien du XVIIe siècle. Dans <i>Phèdre</i>, l'héroïne est frappée d'un amour interdit pour son beau-fils. Elle en meurt secrètement. Mais la tragédie va se nouer réellement autour des aveux successifs de Phèdre qui trahit son secret. Dans l'acte I, scène 3, nous sommes encore dans l'exposition et c'est Œnone sa nourrice qui la pousse à avouer.</b> Nous verrons comment la scène progresse vers l'aveu puis nous montrerons que l'amour y est vu comme un mal incurable.	Un commentaire complet commence par une introduction qui présente <b>l'auteur, le genre de l'œuvre, le sujet du texte</b> et les axes de l'étude. On ne cite jamais le texte dans l'introduction.
Sauter deux lignes entre intro et développement		
	Œnone va pousser progressivement Phèdre à l'aveu et celle-ci va se laisser faire.	Chaque partie de commentaire doit commencer par l'idée directrice
Phèdre est d'abord réticente, et ne souhaite pas dévoiler le secret qu'elle cache. Cependant, Œnone fait appel aux sentiments de cette dernière <b>en terme d'arguments</b> , en faisant un rappel de sa vie dévouée à Phèdre : « Mon pays, mes enfants, pour vous j'ai tout quitté. »		Dans l'argumentation, on distingue appel à la raison qui repose sur des arguments (on essaie de convaincre) et appel aux sentiments (on essaie de persuader)
Elle fait également preuve de chantage : « Mourez donc, et gardez un silence inhumain ; Mais pour fermer vos yeux cherchez une autre main. »	L'appel aux sentiments tourne <b>même</b> au chantage affectif quand Œnone menace de se suicider. « Mourez donc, et gardez un silence inhumain / Mais pour fermer vos yeux cherchez une autre main. »	Il faut bien montrer l'enchaînement logique entre vos idées.
On voit finalement que Phèdre est sur le point de céder <b>puisqu'elle utilise des phrases au futur indiquant qu'il y a de fortes chances qu'elle parle</b> : «Tu frémiras d'horreur », « Quand tu sauras mon crime... »		Bon exemple à suivre : l'élève <b>nomme le procédé, explique l'effet recherché</b> et cite le texte.
On remarque énormément de conjonction de subordination.	De plus les conjonctions de subordination montrent que l'on passe de l'hypothèse (« si ») à la subordonnée temporelle (« quand ») ce qui montre bien que l'aveu se rapproche.	Jamais de relevé de procédé sans explication.
Quand Phèdre passe à l'aveu les répliques sont courtes, ce qui rend le dialogue vivant et animé.	Les répliques de Phèdre sont d'abord courtes, seulement en réponse à Œnone, elles deviennent même hachées, interrompues par des points de suspension quand Phèdre tourne autour de son aveu. « J'aime... j'aime... »	Ne plaquez pas des interprétations toutes faites sur un procédé.
	Elle ne parvient pas à nommer celui qu'elle aime et le désigne par deux périphrases successives : « ce fils de l'amazone », « ce prince si longtemps par moi-même opprimé »	Allez jusqu'au bout de l'explication, ne vous arrêtez pas après avoir trouvé trois idées. Regardez le texte mot à mot, pensez aux procédés que vous connaissez, aux effets recherchés par l'auteur.
Pour conclure, ce passage montre un aveu difficile et douloureux, qui se finit par une longue tirade de Phèdre dans laquelle elle explique comment elle est tombée amoureuse d'Hippolyte et dans quelle tourmente elle est tombée.	Ainsi, ce passage montre un aveu difficile et douloureux, qui se finit paradoxalement par une longue tirade de Phèdre qui une fois l'aveu franchi se délecte du long récit lyrique de son amour malheureux.	Avec la conclusion de la première partie, préparez la transition vers la seconde.
Sauter deux lignes avant la deuxième partie		

Dans l'acte 1 scène 3 de Phèdre l'amour apparaît comme un mal incurable avec tout d'abord l'utilisation de nombreux champs lexicaux. Le champ lexical de l'inutilité est composé des mots "impuissants et vain". L'inutilité ici dans ce texte se rapporte aux "remèdes impuissants" qui n'ont pas soigné les maux d'amour de Phèdre. Le champ lexical de la blessure est composé des mots "douleur, sang et violence." Le champ lexical de la maladie est composé des mots "mal, tourments, douleur." Le champ lexical de la mort est composé des mots "expirer et proie". Ensuite, grâce à l'utilisation de métaphores tel que «les feux redoutables» qui fait ici référence au coup de foudre qu'elle a vécu lorsqu'elle a vu Hippolyte. De plus, à l'aide des mots "feux redoutables" et "tourments inévitables" qui sont mis en valeur grâce à la rime. Puis, au moyen du faire part de nombreux symptômes physique de Phèdre tout au long de cette scène par Racine tel que le blémissement, «[...] Je palis à sa vue» et par la suite la cécité, le mutisme «Mes yeux ne voyais plus, je ne pouvais parler», les tremblements, les frissons "Je tremble, je frissonne, j'aime[...]" et la sensation de froid puis de feu «Je sentis tout mon corps et transir et brûler» qui fait référence ici au baroque qui est utilisé ici pour exprimer la souffrance tragique qu'elle vit en voyant l'être aimé et interdit. Enfin, au sujet de la ponctuation, le narrateur utilise beaucoup les points d'exclamation pour vraiment nous faire part des sentiments de Phèdre : la douleur, la souffrance, le mal et le trouble amoureux.

Dans le texte de Phèdre l'amour peut être perçu comme une tragédie : « *Ariane ma sœur ! De quel amour blessée vous mourûtes aux bords où vous fûtes laissée !* » (Cupidon). Par exemple avec la malédiction de Vénus « *Dans quels égarements l'amour jeta ma mère !* » ou « *Et quel mortel ennui contre tout votre sang vous anime aujourd'hui ?* », montre que cette tragédie est familiale et même mortelle, elle est inévitable : « *D'un sang qu'elle poursuit tourments inévitables* ». Phèdre donne à l'amour l'image du mal : « *ce n'est plus une ardeur dans mes veines cachée : c'est Vénus tout entière à sa proie attachée* », elle fait le lien entre la maladie et le mal. Pour faire comprendre à Oenone sa tristesse, Phèdre utilise la stratégie et des périphrases, ainsi Oenone découvre l'amour secret de Phèdre. Pour Phèdre c'est aussi un amour interdit car sa destinée ce n'est pas d'être avec Hippolyte : « *soumise à mon époux et cachant mes ennuis* ».

L'amour dans ce texte peut être aussi perçu comme une maladie. Dans les premières phrases du monologue de Phèdre, elle montre la souffrance morale et physique : « *Athènes me montra mon superbe ennemi* » cela veut dire qu'elle est écartelée entre deux êtres, deux amours. Phèdre nous fait comprendre que sa maladie est incurable, que c'est un échec : « *d'un incurable amour remèdes impuissants !* ». Pour Oenone c'est aussi une torture car l'amour qu'il a donné à Phèdre n'est pas partagé : « *O désespoir ! O crime !* ».

La tragédie *Phèdre*, de Racine, est l'histoire d'une jeune fille, issue d'une famille maudite et détestée de Vénus (la déesse de l'amour). Toutes les femmes de cette famille tomberont malheureusement amoureuses de quelque chose d'inaccessible. Ce passage montre le moment où Phèdre est écartelée entre plusieurs sentiments, où elle souffre à la fois d'un amour maladif et d'un amour tragique ...

L'amour que ressent Phèdre pour Hippolyte est d'abord décrit comme un amour maladif, un mal physique et un mal moral. En effet, cet amour est interdit, inavouable. Phèdre n'ose même pas prononcer son prénom : « Je meurs pour ne point faire un aveu si funeste. », « J'aime ... A ce nom fatal, je tremble, je frissonne. J'aime ... » ; c'est Oenone qui va le nommer avec surprise : « Hippolyte ! Grands Dieux ! ». Le fait que Phèdre ne peut pas exprimer librement son amour, l'intériorise, la fait énormément souffrir. Une souffrance physique qui prend possession de tout son corps : « Mon mal... », « Mes yeux ne voyaient plus, je ne pouvais parler. / Je sentis tout mon corps et transir et brûler. », « Mes cris éternels... ». Également une souffrance morale : « un trouble s'éleva dans mon âme éperdue ». Phèdre nomme son amoureux interdit de deux façons différentes : trois fois « ennemi » et une fois « ce Dieu ». Il y a un paradoxe entre ces deux surnoms. Elle est écartelée entre deux pensées, elle le voit comme un Dieu mais à la fois comme un ennemi ... l'aimer ou le détester ?

Ensuite, l'amour que ressent Phèdre est un amour tragique. Cette malédiction familiale l'oblige à aimer Hippolyte. Elle l'explique à Oenone avec les adjectifs possessifs « ma mère », « ma sœur » qui montre bien qu'elle se produit de génération en génération. De plus, avec le rapprochement des mots « égarements l'amour » et « l'amour blessé ». Phèdre est consciente de cette malédiction et sa ne changera pas : « Tourments inévitables... », « D'un incurable amour, remèdes impuissants », « Vaine précautions ! Cruelle destinée ! ». Elle est aussi consciente de la puissance de la déesse Vénus qui est mise en valeur par des adjectifs comme « redoutables » pour décrire ses feux ...

En conclusion, Phèdre est complètement perdue et souffre beaucoup. Dans ce texte, l'amour est vraiment décrit comme une torture, comme une tragédie. La torture est dû à son amour secret qu'elle ne peut dévoiler mais aussi due au regard des autres qui voient l'amour de Phèdre envers Hippolyte comme un crime et au fait que ce soit comme ça : Oenone s'écrit : « Ô désespoir ! Ô crime ! Ô déplorable race ! ». Que doit-elle faire ? Doit-elle avouer son mal ?

SCÈNE III - PHÈDRE, OENONE

PHÈDRE

N'allons point plus avant. Demeurons, chère OEnone.  
Je ne me soutiens plus, ma force m'abandonne.  
Mes yeux sont éblouis du jour que je revois,  
Et mes genoux tremblants se dérobent sous moi.  
Hélas !

OENONE

Dieux tout-puissants ! que nos pleurs vous apaisent.

PHÈDRE

Que ces vains ornements, que ces voiles me pèsent !  
Quelle importune main, en formant tous ces noeuds,  
A pris soin sur mon front d'assembler mes cheveux ?  
Tout m'afflige et me nuit, et conspire à me nuire.

OENONE

Comme on voit tous ses vœux l'un l'autre se détruire !  
Vous-même, condamnant vos injustes desseins,  
Tantôt à vous parer vous excitiez nos mains ;  
Vous-même, rappelant votre force première,  
Vous vouliez vous montrer et revoir la lumière.  
Vous la voyez, madame, et prête à vous cacher,  
Vous hâissez le jour que vous veniez chercher ?

PHÈDRE

Noble et brillant auteur d'une triste famille,  
Toi, dont ma mère osait se vanter d'être fille,  
Qui peut-être rougis du trouble où tu me vois,  
Soleil, je te viens voir pour la dernière fois.

OENONE

Quoi ! vous ne perdrez point cette cruelle envie ?  
Vous verrai-je toujours, renonçant à la vie,  
Faire de votre mort les funestes apprêts ?

PHÈDRE

Dieux ! que ne suis-je assise à l'ombre des forêts !  
Quand pourrai-je, au travers d'une noble poussière,  
Suivre de l'œil un char fuyant dans la carrière ?

OENONE

Quoi, Madame ?

PHÈDRE

Insensée, où suis-je ? et qu'ai-je dit ?  
Où laissé-je égarer mes vœux et mon esprit ?  
Je l'ai perdu : les Dieux m'en ont ravi l'usage.  
OEnone, la rougeur me couvre le visage :  
Je te laisse trop voir mes honteuses douleurs,  
Et mes yeux, malgré moi, se remplissent de pleurs.

OENONE

Ah ! s'il vous faut rougir, rougissez d'un silence  
Qui de vos maux encore aigrit la violence.  
Rebelle à tous nos soins, sourde à tous nos discours,  
Voulez-vous sans pitié laisser finir vos jours ?  
Quelle fureur les borne au milieu de leur course ?  
Quel charme ou quel poison en a tari la source ?  
Les ombres par trois fois ont obscurci les cieus  
Depuis que le sommeil n'est entré dans vos yeux ;  
Et le jour a trois fois chassé la nuit obscure  
Depuis que votre corps languit sans nourriture.  
A quel affreux dessein vous laissez-vous tenter ?  
De quel droit sur vous-même osez-vous attenter ?  
Vous offensez les Dieux auteurs de votre vie ;  
Vous trahissez l'époux à qui la foi vous lie ;  
Vous trahissez enfin vos enfants malheureux,  
Que vous précipitez sous un joug rigoureux.  
Songez qu'un même jour leur ravira leur mère,  
Et rendra l'espérance au fils de l'étrangère,  
A ce fier ennemi de vous, de votre sang,  
Ce fils qu'une Amazone a porté dans son flanc,  
Cet Hippolyte...

PHÈDRE

Ah, dieux !

OENONE

Ce reproche vous touche.

PHÈDRE

Malheureuse, quel nom est sorti de ta bouche ?

OENONE

Hé bien ! votre colère éclate avec raison :

J'aime à vous voir frémir à ce funeste nom.

Vivez donc. Que l'amour, le devoir vous excite,

Vivez, ne souffrez pas que le fils d'une Scythe,

Accablant vos enfants d'un empire odieux,

Commande au plus beau sang de la Grèce et des Dieux.

Mais ne différez point : chaque moment vous tue.

Réparez promptement votre force abattue,

Tandis que de vos jours, prêts à se consumer,

Le flambeau dure encore, et peut se rallumer.

PHÈDRE

J'en ai trop prolongé la coupable durée.

OENONE

Quoi ? de quel remords êtes-vous déchirée ?

Quel crime a pu produire un trouble si pressant ?

Vos mains n'ont point trempé dans le sang innocent ?

PHÈDRE

Grâces au ciel, mes mains ne sont point criminelles.

Plût aux Dieux que mon coeur fût innocent comme elles !

OENONE

Et quel affreux projet avez-vous enfanté,

Dont votre coeur encor doit être épouvanté ?

PHÈDRE

Je t'en ai dit assez. Épargne-moi le reste.

Je meurs pour ne point faire un aveu si funeste.

OENONE

Mourez donc, et gardez un silence inhumain ;

Mais pour fermer vos yeux cherchez une autre main.

Quoiqu'il vous reste à peine une faible lumière,

Mon âme chez les morts descendra la première.

Mille chemins ouverts y conduisent toujours,

Et ma juste douleur choisira les plus courts.

Cruelle, quand ma foi vous a-t-elle déçue ?

Songez-vous qu'en naissant mes bras vous ont reçue ?

Mon pays, mes enfants, pour vous j'ai tout quitté.

Réservez-vous ce prix à ma fidélité ?

PHÈDRE

Quel fruit espères-tu de tant de violence ?

Tu frémiras d'horreur si je romps le silence.

OENONE

Et que me direz-vous qui ne cède, grands Dieux !

À l'horreur de vous voir expirer à mes yeux ?

PHÈDRE

Quand tu sauras mon crime, et le sort qui m'accable,

Je n'en mourrai pas moins, j'en mourrai plus coupable.

OENONE

Madame, au nom des pleurs que pour vous j'ai versés,

Par vos faibles genoux que je tiens embrassés,

Délivrez mon esprit de ce funeste doute.

PHÈDRE

Tu le veux. Lève-toi.

OENONE

Parlez : je vous écoute.

PHÈDRE

Ciel ! que vais-je lui dire ? Et par où commencer ?

OENONE

Par de vaines frayeurs cessez de m'offenser.

PHÈDRE

O haine de Vénus ! O fatale colère !

Dans quels égarements l'amour jeta ma mère !

OENONE

Oubliions-les, Madame. Et qu'à tout l'avenir

Un silence éternel cache ce souvenir.

PHÈDRE

Ariane, ma soeur ! de quel amour blessée,

Vous mourûtes aux bords où vous fûtes laissée !

OENONE

Que faites-vous, Madame ? Et quel mortel ennui  
Contre tout votre sang vous anime aujourd'hui ?

PHÈDRE

Puisque Vénus le veut, de ce sang déplorable  
Je péris la dernière, et la plus misérable.

OENONE

Aimez-vous ?

PHÈDRE

De l'amour j'ai toutes les fureurs.

OENONE

Pour qui ?

PHÈDRE

Tu vas ouïr le comble des horreurs.

J'aime... A ce nom fatal, je tremble, je frissonne.

J'aime...

OENONE

Qui ?

PHÈDRE

Tu connais ce fils de l'Amazone,

Ce prince si longtemps par moi-même opprimé ?

OENONE

Hippolyte ! Grands Dieux !

PHÈDRE

C'est toi qui l'as nommé.

OENONE

Juste ciel ! tout mon sang dans mes veines se glace.

O désespoir ! ô crime ! ô déplorable race !

Voyage infortuné ! Rivage malheureux,

Fallait-il approcher de tes bords dangereux ?

PHÈDRE

Mon mal vient de plus loin. À peine au fils d'Egée

Sous les lois de l'hymen je m'étais engagée,

Mon repos, mon bonheur semblait s'être affermi,

Athènes me montra mon superbe ennemi.

Je le vis, je rougis, je pâlis à sa vue ;

Un trouble s'éleva dans mon âme éperdue ;

Mes yeux ne voyaient plus, je ne pouvais parler ;

Je sentis tout mon corps et transir et brûler.

Je reconnus Vénus et ses feux redoutables,

D'un sang qu'elle poursuit tourments inévitables.

Par des vœux assidus je crus les détourner :

Je lui bâtis un temple, et pris soin de l'orner ;

De victimes moi-même à toute heure entourée,

Je cherchais dans leurs flancs ma raison égarée,

D'un incurable amour remèdes impuissants !

En vain sur les autels ma main brûlait l'encens :

Quand ma bouche implorait le nom de la Déesse,

J'adorais Hippolyte ; et le voyant sans cesse,

Même au pied des autels que je faisais fumer,

J'offrais tout à ce Dieu que je n'osais nommer.

Je l'évitais partout. O comble de misère !

Mes yeux le retrouvaient dans les traits de son père.

Contre moi-même enfin j'osai me révolter :

J'excitai mon courage à le persécuter.

Pour bannir l'ennemi dont j'étais idolâtre,

J'affectai les chagrins d'une injuste marâtre ;

Je pressai son exil, et mes cris éternels

L'arrachèrent du sein et des bras paternels.

Je respirais OEnone, et depuis son absence,

Mes jours moins agités coulaient dans l'innocence.

Soumise à mon époux, et cachant mes ennuis,

De son fatal hymen je cultivais les fruits.

Vaine précautions ! Cruelle destinée !

Par mon époux lui-même à Trézène amenée,

J'ai revu l'ennemi que j'avais éloigné :

Ma blessure trop vive a aussitôt saigné,

Ce n'est plus une ardeur dans mes veines cachée :

C'est Vénus tout entière à sa proie attachée.

J'ai conçu pour mon crime une juste terreur ;

J'ai pris la vie en haine, et ma flamme en horreur.  
Je voulais en mourant prendre soin de ma gloire,  
Et dérober au jour une flamme si noire :  
Je n'ai pu soutenir tes larmes, tes combats ;  
Je t'ai tout avoué ; je ne m'en repens pas,  
Pourvu que de ma mort respectant les approches,  
Tu ne m'affliges plus par d'injustes reproches,  
Et que tes vains secours cessent de rappeler  
Un reste de chaleur tout prêt à s'exhaler.